

plètent les réseaux fondés sur la parenté et l'alliance. En Bavière comme ailleurs, les Carolingiens, avec l'aide de l'Église, ont travaillé à la destruction de tous les liens horizontaux et au renforcement des liens verticaux dans la société. Mais ici non plus, ils n'ont pas pu empêcher le renforcement des »lignages« qu'on voit apparaître en Bavière dans les années 870: c'est finalement l'intérêt particulier de chaque »famille« qui prend le dessus et agit comme force de dissociation en mettant à profit les difficultés de la dynastie carolingienne elle-même à partir de 860 (révolte des fils de Louis le Germanique), et l'insécurité grandissante aux frontières orientales (formation du royaume de »Grande Moravie« notamment). Kathy Pearson a des mots très durs pour l'évolution politique du X^e siècle, estimant que la fin de l'autorité carolingienne en Bavière signe le retour à l'ancien statut territorial de duché »tribal« sous le contrôle d'un puissant clan ducal, et que les intérêts particuliers de quelques magnats ont triomphé de la notion de pouvoir monarchique¹, ce qui me semble faire bon marché de nombreuses analyses historiques qui ont bien démontré que le duché du X^e siècle n'avait rien à voir avec celui du VIII^e, mais était bien plutôt l'héritier du *regnum* carolingien; il était de toutes façons bien difficile de régler le problème de la nature des »nouveaux duchés« du X^e siècle en quelques lignes.

On tirera de la lecture de ce livre une bonne vue d'ensemble de l'histoire politique de la Bavière du VII^e au X^e siècle et on appréciera les ouvertures intéressantes sur les différentes familles de l'aristocratie bavaroise. La bibliographie, qui ne saurait être exhaustive sur un tel sujet, est très bien informée quant à la littérature de langue allemande et aux ouvrages régionaux traitant de la Bavière. Il est dommage qu'elle ne soit pas davantage utilisée dans les notes, notamment lors des développements sur les différents groupes de l'aristocratie, ce qui aurait permis au lecteur de mieux reconstruire le fil du raisonnement. Enfin, on peut regretter qu'un ouvrage qui fait tant de place à la forme des réseaux et à la structure des familles n'utilise quasiment pas l'abondante bibliographie anthropologique qui donne aujourd'hui aux historiens de nouvelles clefs pour comprendre les ressorts des sociétés anciennes.

Geneviève BÜHRER-THIERRY, Bois-Colombes

Georg GRESSER, *Das Bistum Speyer bis zum Ende des 11. Jahrhunderts*, Mainz (Gesellschaft für Mittelrheinische Kirchengeschichte) 1998, X-267 S. (Quellen und Abhandlungen zur mittelrheinischen Kirchengeschichte, 89).

Cette histoire de l'évêché de Spire jusqu'à la fin du X^e siècle a été réalisée dans le cadre d'une dissertation dirigée par le professeur Odilo Engels et soutenue devant l'université de Cologne en 1994. L'auteur l'a conçue selon deux problématiques principales: d'une part présenter le développement de l'évêché depuis ses origines, non pas comme la simple succession des biographies d'évêques mais en l'envisageant dans son ensemble, d'autre part mieux éclairer les racines familiales du pouvoir des Saliens qui ont fait la fortune et la renommée de Spire. Le plan adopté, essentiellement chronologique, entremêle assez efficacement les deux aspects de la question.

L'origine précise du diocèse reste – comme la plupart des diocèses de Germanie des V^e–VI^e siècles – assez peu claire par manque de documentation. On entrevoit l'action des évêques de Spire essentiellement à partir de 614 où Hildéric occupe le siège épiscopal avec

1 P. 161: »With the collapse of effective Carolingian leadership, Bavaria ironically reverted to an older territorial status, that of an important »tribal« duchy under the leadership of a powerful ducal clan. In the end, the self-interests of some powerful magnates triumphed over the notion of monarchical power.«

l'appui du roi mérovingien. L'évêque le plus marquant de la période est certainement Dragobodo qui joue un rôle essentiel dans la fondation de l'abbaye de Weissenburg dans les années 660 et lui transfère la responsabilité de l'encadrement des campagnes du diocèse, suivant en cela l'impulsion donnée dans la région par l'action missionnaire de saint Pirmin. À l'origine, il y avait union personnelle entre l'abbatit de Weissenburg et la charge épiscopale, mais petit à petit les évêques perdirent le contrôle de l'abbaye, ce qui eut pour conséquence l'amputation d'une bonne partie des domaines de l'église épiscopale. Il est probable que dans les années 666–743, c'était l'abbaye qui apparaissait comme le véritable centre religieux du diocèse et qu'il n'y avait même plus d'évêque, mais seulement un chorévêque résidant à Weissenburg. Ce n'est que sous l'épiscopat de David (743–759) et grâce à l'influence croissante de saint Boniface dans la région que l'épiscopat parvint à « restaurer » le siège de Spire, notamment en parvenant à dissocier ce qui appartenait à l'abbaye et ce qui ressortissait du diocèse.

À la mort de David s'ouvre une nouvelle époque marquée par l'importance des Widonides, une famille originaire de Trèves et bien connue pour être dans la mouvance des Carolingiens. Pépin le Bref a d'abord pris le contrôle de l'abbaye de Weissenburg, avant de la remettre aux mains d'Erembert, un ami des Widonides, tandis que Basin, apparenté à cette même famille, devenait évêque de Spire. Pourtant, rapidement, l'étoile des Widonides déclina auprès du nouveau roi carolingien, qui redoutait sans doute la formation d'une puissante position familiale dans cette région hautement stratégique du Rhin moyen, et qui parvint à retirer aux Widonides l'essentiel de leur influence, notamment sur les « abbayes privées » comme Mettlach, Hornbach et Weissenburg. La première conséquence fut le départ d'une grande partie de la *Sippe* vers d'autres régions, la Bretagne et l'Italie. Cependant, une petite partie de la famille resta sur place, marquée par le nom éponyme de Werner, et parvint progressivement à rassembler des restes de l'ancienne fortune, en particulier autour de l'abbaye d'Hornbach: ce sont les ancêtres des Saliens, par l'intermédiaire de Conrad le Rouge. L'auteur prend ici position pour l'appartenance de Conrad le Rouge à la famille des Widonides, contre les historiens qui voient en lui plutôt un membre des Conradins. C'est surtout avec le fils de Conrad le Rouge, Otton de Worms, que se développe une conscience généalogique de la famille et que s'élabore une véritable politique territoriale visant à contrôler l'ensemble du Palatinat, acquérant ainsi un énorme surcroît de puissance.

L'église épiscopale de Spire connaît une première époque faste sous Louis le Germanique, en particulier sous l'épiscopat de Gebhard (847–877). C'est lui qui fait achever la construction de la cathédrale en 858 et fonde la communauté canoniale qui jouera un rôle important dans l'histoire ultérieure. Mais c'est seulement au milieu du X^e siècle – après des années très difficiles qui voient, entre autres violences, l'aveuglement de l'évêque Einhard par les comtes du lieu dans les années 910 – que la position de l'évêque se renforce, notamment grâce à un « échange » conclu entre Conrad le Rouge et Reginbald I, aux termes duquel le comte abandonne ses droits et l'évêque devient le véritable seigneur de la ville de Spire.

Les évêques de Spire sont restés dans l'ensemble fidèles à la couronne et la plupart d'entre eux sont des protégés du roi lui-même: c'est particulièrement net dans le cas de Walther de Spire (1004–1027), qui fait reconstruire une partie de la ville avec l'accord et le soutien de l'empereur Conrad II, tandis que Reginbald II (1033–1039) fait construire la nouvelle cathédrale qui servira de tombeau dynastique aux Saliens. La grande époque de Spire commence en effet lorsque la cathédrale devient le lieu d'inhumation privilégié de la dynastie salienne, et donc le point de cristallisation et le centre de la *memoria* impériale, tandis que le reste de la famille – non-royale – continue d'être enterré à Worms. Grâce aux nombreuses donations territoriales données par les empereurs Henri III, puis Henri IV, en échange des services liturgiques éminents rendus à la famille, l'évêque de Spire peut enfin étendre son influence territoriale. On ne s'étonnera pas dans ces conditions que les évêques de Spire, et en particulier Rüdiger Huzmann (1075–1090), soient apparus comme les plus sûrs soutiens

de l'empereur durant la Querelle des Investitures: tandis que l'ensemble des monastères réformés tendaient à se soustraire au contrôle des laïques, un grand nombre d'abbayes » privées« passaient à la même époque sous le contrôle de l'évêque de Spire.

Ce qui reste de l'action des premiers évêques de Spire se reflète dans l'immense cathédrale qu'ils ont érigée, symbole de la dynastie salienne et signe de la relation immédiate que le roi entretient avec Dieu. Plus que des évêques d'empire, qu'ils ont été certainement, les évêques de Spire et toute la ville avec eux apparaissent liés à la dynastie des Saliens: en 1106, Henri IV exprima le souhait sur son lit de mort d'être enterré dans la cathédrale de Spire avec ses ancêtres dynastiques. Le nouvel évêque, Gebhard II, ancien abbé du monastère réformé de Hirsau qui avait été nommé sur le siège épiscopal de Spire en 1105 par Henri V, refusa de l'inhumer et dut faire face à une véritable révolte des bourgeois de la ville qui ne comprenaient pas pourquoi on traitait aussi mal l'empereur à qui Spire devait l'essentiel de sa splendeur. En remettant au parti réformateur le contrôle de la nécropole dynastique, Henri V avait en quelque sorte brisé le lien personnel qui unissait sa famille à l'église de Spire, aussi ne reconnut-il pas – contrairement à son père – la nécessité de faire beaucoup de donations à l'église épiscopale, sans doute parce qu'il craignait de ne plus pouvoir la contrôler.

On trouvera dans l'étude de Georg Gresser de nombreuses mises au point extrêmement utiles sur les différents évêques de la période, même si parfois, la mise en perspective est plus limitée que l'auteur ne veut bien le dire. L'axe privilégié, celui des liens avec la famille des Widonides puis avec la dynastie salienne, présente l'immense avantage de ne pas ramener les évêques de Spire au prototype du *Reichsbischof*: dans l'empire, comme ailleurs, toutes les églises épiscopales ne se ressemblent pas.

Geneviève BÜHRER-THIERRY, Bois-Colombes

Jean FAVIER, Charlemagne, Paris (Fayard) 1999, 769 S.

Die Karolinger, insbesondere Karl der Große, haben Konjunktur, beruft sich die Politik doch im Zusammenhang mit der europäischen Einigung gerne auf dessen Vorbild. Die 1200. Wiederkehr seiner Krönung zum Kaiser am Weihnachtstag des Jahres 800 wirkte besonders inspirierend auf Museumsleute und Wissenschaftler. Zwischen 1999 und 2001 fanden in fünf europäischen Städten Ausstellungen unter dem Motto »Charlemagne and the Making of Europe« statt. Roger Collins hat 1998 eine englischsprachige Biographie vorgelegt, der Rezensent ließ 1999 auf deutsch eine kurze Biographie folgen (vgl. die Anzeige in diesem Band, S. 412), Dieter Hägermann ein Jahr später eine umfangreiche, während Max Kerner den Mythos um Karl den Großen zu entschleiern suchte (ebenfalls 2000). Frankreich ist durch Jean Favier, membre de l'Institut, vertreten, dessen zahlreiche Werke vor allem dem Hoch- und Spätmittelalter und den historischen Hilfswissenschaften gewidmet sind. Nichtsdestotrotz hat er nun auch zum Frühmittelalter ein ausgiebiges Werk vorgelegt, in dem er nicht nur den Lebensweg des großen Karolingers beschreiben will, sondern auch ein opulentes Bild jener Epoche zeichnet.

Favier geht vom Aufstieg der Pippiniden aus und befaßt sich anschließend mit den Rahmenbedingungen, die für das Wirken Karls maßgeblich waren: das Frankenreich, dessen Nachbarn einschließlich Byzanz, die gesellschaftlichen Verhältnisse sowie die ökonomischen Wandlungen der frühen Karolingerzeit. Auch das geistige Leben findet die gebührende Beachtung, bevor sich Favier im sechsten Kapitel schließlich seinem »Helden« zuwendet. Hier skizziert er zunächst den Herrschaftsantritt Karls und die Konkurrenz zu seinem Bruder Karlmann; dann nimmt er zu seinem Geburtsjahr Stellung, reflektiert unter ständigem Rekurs auf die entsprechenden Kapitel von Einhards *Vita Karoli magni* über den Menschen Karl und dessen Fähigkeiten als Herrscher, beschreibt die geistlichen und kulturellen Einflüsse auf Karl und widmet schließlich auch dessen Ehefrauen und Konkubinen